

Le mystère de la météorite.

D'après les œuvres de : **Théodore Monod.**

de

Benoit DI MARCO ET Laurent VACHER

Décembre 2005

Cher lecteur,

le texte que vous allez lire à été écrit pour être une base de travail pour les répétitions. Ce texte invente une forme théâtrale qui permet de raconter la pensée scientifique et philosophique de Théodore Monod. A aucun moment nous n'avons eu la prétention d'en faire une forme aboutie.

Le texte est composé de trois parties dont la dernière exigera un gros travail d'image d'animation et nécessitera donc l'écriture d'un scénario (qui est en cours).

Néanmoins, le texte de la troisième partie -que nous vous proposons ici- indique bien l'esprit et le propos concernés.

Laurent Vacher, Benoit Di Marco

Les personnages :

Avant tout ils sont des personnages de comédie, et ne doivent donc leur existence que le temps de la représentation théâtrale où le spectateur ouvre la porte du récit, comme on ouvre un livre d'histoire.

Monette. Elle représente celle qui sait le plus de choses sur Théodore Monod, elle est la gardienne de sa pensée. Une femme, en hommage à Olga son épouse et à Odette du Puigauveau qui à cette même époque a énormément voyagé dans le désert Mauritanien.

Le Guide. Il est celui qui emmène, fait prendre des virages ou ramène sur la piste principale. Il nous fait aussi découvrir de nouveaux chemins, de nouvelles idées, ou de nouvelles histoires. Artiste inconnu.

Les Denous. Les deux Denous sont les artisans du lieu. Ils doivent le façonner au fur et à mesure que l'histoire s'invente, il leur faut trouver les solutions de la restitution. Mettre le théâtre en émoi.

Un squelette, un scarabée, un chameau et un vieil homme.
Quatre marionnettes, qui évolueront dans l'espace du conte.

A tous ceux qui nous ont mené au désert.

*Sur le plateau une table et deux chaises.
Sur la table des livres de Théodore Monod et une petite radio.
Au fond dans la pénombre deux ventilateurs et un escabeau.
Une brouette dans laquelle se trouve un gros caillou.*

*Les Denous sont assis. Ils lisent.
On entend à peine la petite radio qui diffuse
les informations du jour. On entend aussi une musique :
« La naissance du monde » de Parmeggiani (?)
Des gens vont et viennent.
Un squelette passe au lointain.
L'atmosphère est concentrée.*

D1 Tu peux arrêter les infos, ça m'empêche de penser.

*D2 éteint la radio.
Un long temps.*

D2 : Tu peux éteindre la musique, ça m'empêche de penser.

*La musique s'arrête.
Silence.
On entend un son « venu de l'espace » :
celui d'une météorite voyageant à travers l'univers.
Silence.*

D1 : Ce serait bien ça, pour la météorite.

D2 : Tu trouves ?

D1 : Vas-y, remets.

On entend à nouveau la météorite voyageant à travers l'univers.

D2 : Ah oui, ça fait météorite.

D1 : Oui ce serait bien ça.

Silence.

D1 : Et pour le désert ?

D2 : Du sable.

D1 : Pas que du sable ?

D2 : Et quoi d'autre alors ?

D1 : ...

Un long temps.

D2 : Le mur de sable de Chinguetti n'est pas une chimère. Ici le coucher du soleil sur ces hautes vagues de sable blond, qui se perdent à l'horizon, atteint au sublime et ramène l'individu à la naissance du monde.

D1 : Du sable.

D2 : Il le dit.

D1 : Du sable.

Silence.

D1 : Le désert est presque impudique, le sol ne s'y trouve recouvert d'aucun couvercle végétal. Il montre son anatomie avec une impudeur prodigieuse, pour la plus grande joie des géologues bien entendu, même si les dunes masquent très souvent des contacts dont on aurait besoin pour comprendre la stratigraphie d'une région. On voudrait pouvoir souffler dessus et, pour un moment au moins, savoir ce qu'il y dessous.

D2 Notre émotion face à lui est légitime car il constitue un univers totalement différent, de ce que nous connaissons en Europe. Voir la terre avant l'homme, sans béton, sans poteaux télégraphiques, sans briques, sans routes, n'est pas chose commune.

Silence.

Entrent Monette et le guide.

M : On est où là ?

G : A la passe d'Amokjar.

M : La passe d'Amokjar !

G : le plateau et les dunes. L'anti-chambre de l'erg Ouarane.

M : L'erg Ouarane. Son diocèse.

G : C'est là qu'il a découvert toute une série de gravures. Il ne s'agissait pas de grand art rupestre, mais de graffitis libyco berbères assez récents, cinq ou dix mille ans maximum.

M : C'est toujours émouvant de trouver des signes d'une vie antérieure.

G : On est ainsi confronté à l'éternité. Là, nous pouvons imaginer ce qu'est la durée, nous, pucerons éphémères.

- M : Il montrait souvent aux visiteurs du Muséum un biface qui est resté cent mille ans posé sur le sable avant qu'il ne le ramasse. « La face qui est restée au soleil était luisante et polie, l'autre était mate », disait-il. « Ce qui signifie, qu'entre le moment où un homme préhistorique du paléolithique inférieur l'a lancé par dessus son épaule, après avoir dépecé une antilope, et le moment où un autre primate, en l'occurrence moi, l'a pris dans sa main, cet objet n'a pas bougé, n'a pas été retourné. Pourtant il s'est trouvé dans cette région bien des éléphants, bien des girafes qui auraient pu donner un coup de pied dedans. Mais non, il n'a pas bougé ! Pendant cent mille ans, ce biface a attendu que je le ramasse. »
- G : Avec le temps tout devient possible même l'in vraisemblable.
- M : Et là, il y a un fondu au noir alors on sortirait. Alors on sort.

*Monette et le guide sortent.
Silence.*

- D1 : Le désert favorise sans nul doute la méditation car il vous donne beaucoup de temps. On s'y embête terriblement. Passer une journée à chameau c'est s'ennuyer pendant dix heures, d'autant qu'il est insupportable de lire juché sur cet animal. Le silence, la paix générale, favorise les « ruminations » spirituelles, mais ce à quoi pense le méhariste c'est souvent des choses très terre-à-terre. J'ai souvent dit que dans le désert on pense surtout à un verre d'orangeade ou à un morceau de camembert.
- D2 : Vivre au rythme du cosmos, sous le ciel, constitue un exercice aux vertus multiples. Le désert nous enseigne une certaine insensibilité à nos écorchures d'âme ou d'épiderme. Il nous enseigne le sens de l'effort, la patience, l'humilité. Par la pratique saharienne, le « civilisé » découvre que bien peu de choses suffisent finalement à faire son bonheur. Et puis, pour un temps, le désert nous met à l'abri des effets de la machine à abêtir l'homme.

On entend un âne braire et un chameau grogner.

- D1 : C'est bien ça.
- D2 : Oui, c'est bien.
- D1 : Ça fait désert.
- D2 : Il faudrait un muezzin aussi.

On entend l'appel d'un muezzin.

D2 : C'est bien, mais plus loin, plus loin.

On entend l'appel du muezzin plus faiblement.

D2 : Ah, oui là, c'est bien là.

D1 : L'âne aussi, pas trop près. C'est l'âne du muezzin !

On entend l'âne braire plus faiblement. Et un léger vent sur le sable.

D1 : Là, c'est bien.

Silence.

D1 : Et puis la dune.

D2 : Du sable.

D1 : Oui, mais beaucoup, une dune.

D2 : Avec un petit vent.

D1 : Pas trop chaud.

D2 : Ah, non, pas trop chaud.

D1 : Juste pour faire chanter la dune.

D2 : Ah, oui. Ce serait bien.

Silence. Les ventilateurs se mettent en marche.

D2 : Non, pas une tempête.

D1 : Un petit vent. Léger.

Les ventilateurs soufflent plus faiblement.

D1 : Et puis, le soleil qui se couche.

La lumière baisse rapidement au noir.

D1 : Ah, non ! Doucement. Il se couche doucement. Peut-être un peu plus rouge.

D2 : Et puis il y a la lune qui éclaire la dune.

D1 : Voilà. C'est bien là.

Silence.

D2 : Ah, oui. C'est bien.

Silence.

D1 : Un petit scarabée qui passe au loin.

D2 : Ce serait bien.

Silence. Un petit scarabée passe au lointain.

D1 : C'est bien.

Silence.

Entrent Monette et le guide.

M : On est où là ?

G : Au guelb Er Richât.

M : Le guelb Er Richât. Sa paroisse.

G : Pas de dune ici. Que de la pierre. C'est très minéral.

M : Du noir du gris...c'est quoi ces plaques blanches.

G : Des Sebkhass. Des plaques de sel. Avant il y avait la mer ici.

M : Et c'est pas une météorite qui a fait ça...

G : On aurait pu le croire !

M : On pourrait le croire !

G : On l'a cru. Mais on ne le croit plus. Non, c'est un volcan raté. Il y a deux cent millions d'années l'Afrique se sépare lentement de l'Amérique, dans le sens opposé des aiguilles d'une montre. La grande fracture Est-Ouest s'ouvre. Une énorme bulle de magma de quarante cinq kilomètres de diamètre tente de sortir à plusieurs reprises. Mais nous sommes en pleine glaciation. Il y a cent cinquante millions d'années ici c'est un gigantesque glacier. Alors la bulle de magma est refroidie et se fige en gros cristaux trapus. Après, l'érosion se met à décaper la bulle. Aujourd'hui il ne reste plus que les trois cercles concentriques.

- M : Oui. L'horizon circulaire. Il disait qu'il irait bien sur la lune passer des vacances, pour ramasser des cailloux, explorer les cratères, tenter de déterminer s'ils sont d'origine volcanique ou météoritique, faire un petit tour sur la face cachée. Pas de météorite ici mais il l'a trouvée : la lune sur terre. Il pourrait apparaître Armstrong au coin là-bas, un véhicule extra-lunaire qui passe au loin... Ici on a l'impression d'être enfermé pour l'éternité. Loin de tout, des autres, du monde.
- G : Avant il y avait même un lac au centre. Au paléolithique, il y a cinq cent mille ans, ça grouillait de monde, ici. On venait y chercher des pierres extrêmement dures pour tailler les bifaces, les haches, les pointes de flèches.
- M : En tout cas il n'y a plus de vie apparemment aujourd'hui. On se demande même si il y a encore un peu d'oxygène.
- G : Si, il y a de la vie, il y a des gens là-bas.
- M : Des gens ?
- G : Oui des êtres vivants. Des arbres : un attilé et six acacias.
- M : L'arbre où sa femme l'attendait !
- G : Elle l'attendait. Et lui, il partait casser des cailloux. Un jour, deux jours, trois jours, elle l'attendait. Elle l'attendait toujours, Olga.
- D2 : Il faut des cailloux, pour ce moment. Il faut des cailloux.
- D1 : Ce serait bien. Oui.
- D2 : Un tas de cailloux. On n'a pas un tas de caillou ?
- D1 : Non. On a une brouette avec un gros caillou.
- D2 : On n'a pas des photos ?
- D1 : Non, on n'a pas de photos. On a une brouette avec un gros caillou.
- D2 : C'est bien une brouette avec un gros caillou.
- D1 : Oui, une brouette avec un gros caillou au milieu d'un tas de cailloux.
- D2 : Oui ce serait bien.

On apporte la brouette avec le gros caillou. Un cadre figurant le tas de cailloux descend des cintres.

- M : Il faut dire qu'il a renoncé à être pasteur à vingt ans pour devenir scientifique.
- D1 : Oui...
- D2 : Oh non !
- D1 : Oui, on s'était dit qu'on ne dirait pas tout.
- M : Mais les gens doivent l'entendre. Quand même ! Il lisait la bible tous les jours, il récitait les « Bénédiction » tous les jours, il a créé « Les veilleurs » un tiers-ordre protestant avec son père, il cite tout le temps l'hymne à la charité de Saint Paul...
- D2 : Oui mais ce serait trop, là.
- D1 : Ah oui, non.
- M : « La Charité est longanime ; la Charité est serviable ; elle n'est pas envieuse ; la Charité ne fanfaronne pas, ne se gonfle pas; elle ne fait rien d'inconvenant, ne cherche pas son intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal, elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité, elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout. La Charité ne passe jamais. Les prophéties ? Elles disparaîtront. Les langues ? Elles se tairont. La science ? Elle disparaîtra. Car partielle est notre science, partielle aussi notre prophétie. » Alors on le dit quand ?
- D1 : On ne le dit pas l'Hymne à la Charité.
- D2 : Oui, on ne le dit pas on a dit.
- G : Tierno Bokar un jour donnait une leçon de théologie. Soudain, « un petit » hirondelle tombe de son nid...
- D2 : On ne le dit pas non plus l'hirondelle.
- G : ...au milieu de l'indifférence générale. Il interrompt sa leçon et dit : « donnez moi ce fils d'autrui ». Il replace l'oisillon dans son nid. Et sans reprendre la suite de son exposé il dit :
- D1 : Oui mais on a dit qu'on ne le disait pas.
- D2 : Oui, oui on se l'ai dit : on ne le dit pas.
- G : Il dit : « Il est nécessaire que je vous parle de la Charité. En vérité celui qui apprendrait par cœur toutes les théologies de toutes les confessions, s'il n'a pas de la charité de cœur, ses connaissances ne seront qu'un bagage sans valeur. Sans la Charité, les cinq prières sont

des exercices physiques sans valeur religieuse. Sans la Charité, le pèlerinage à la Mecque au lieu d'être un voyage sacré devient une villegiature sans profit.

D2 : L'hirondelle on ne le dit pas.

D1 : Il faudrait un marteau.

D2 : Oui, son marteau.

M : Il l'a dit : « Mon blason incarne l'idée que toutes les grandes religions du monde ont une racine unique. Il y a le judaïsme, l'islam, les religions de la Chine, l'hindouisme, le bouddhisme, et le christianisme. A gauche, il est inscrit : le soleil luit pour tous ; en haut : des fleurs différentes, une racine unique ; en bas : il y a un arbre dont les feuilles servent à la guérison des nations.

On apporte un marteau. D1 tape avec le marteau sur le gros caillou.

D1 : Il est bien ce marteau.

D2 : C'est bien ça.

D1 : Ah, oui ? C'est bien ?

D1 donne le marteau à D2 qui se met à taper sur le gros caillou.

G : Un jour un musulman de Mauritanie a voulu le convertir à l'islam : « vous êtes un homme de foi, vous devriez nous rejoindre. » Il a répondu : « Je considère qu'il y a une montagne unique, que nous gravissons les uns et les autres par les sentiers, avec l'espoir de nous retrouver un jour au sommet, dans la lumière, au-dessus des nuages ».

M : On entre au désert comme on entre en religion.

D1 : Oui c'est bien ça. De casser le caillou.

D2 : C'est dur mais c'est bien.

M : Alors on le dit quand ?

D1 : On ne le dit pas.

D2 : Ça fait chercheur là, non ?

G : Ah bon ? On ne le dit pas ?

D1 : Non, on ne le dit pas.

M : Alors on dit pas non plus son jeûne annuel devant le pc atomique à Taverny, on ne dit pas L'IFAN, on ne dit pas qu'il a barré la route aux voitures du Paris - Dakar, qu'il s'est interposé pour empêcher des chasses à courre, on ne dit pas qu'il a signé le manifeste des 121 pendant la guerre d'Algérie, on ne dit pas son enfance en Normandie, on ne dit pas...

D1 : Oui on ne dit pas.

D2 : On s'est dit : on raconte la recherche de la météorite.

D1 : Ah, oui, c'est sûr, là, ça fait très chercheur.

D2 : Tu trouves ?

D1 : Oui. Ça fait très : recherche.

D2 : C'est bien alors ?

D1 : Oui, c'est bien ça.

D2 : C'est bien ça, la recherche.

D1 : Vous avez entendu la météorite ?

D2 : Vous l'avez entendue ?

D1 : Vous ne l'avez pas entendue ?

D2 : On peut avoir la météorite ?

On entend à nouveau la météorite voyageant à travers l'univers.

Silence.

Un écran descend des cintres.

Sur l'écran est projeté une carte :

le trajet de Théodore Monod de Paris à Chinguetti.

D1 : Les préparatifs sont rapides, l'habitude est prise ! Le départ ressemble fort au premier tout en étant bien différent, car à présent il y a Olga et les enfants, qui iront tous les trois en Bohême. L'objectif toutefois n'est plus le même. C'est un Graal étrange qu'il va rechercher. C'est une double quête pour retrouver le vie saharienne, qu'il aime et dont il a besoin et une « météorite géante, colossale, fabuleuse (quarante mètres de haut) » : la météorite de Chinguetti dont l'existence n'est encore qu'hypothétique. Il doit en outre reprendre l'étude du gisement d'Asselar, où en 1927, avec son ami Besnard, il avait découvert le squelette d'un homme fossile. Le 13 mars 1934 il quitte Paris en direction de Bordeaux. Le 14 mars 1934 il s'installe à bord du Foucault pour Dakar où malgré le temps passé à avoir

naturellement le mal de mer, malgré le coloriage d'images bibliques, il s'ennuie à bord.

D2 : « Je suis entouré de gens médiocres, sales et pénibles à fréquenter. Je vois d'assez près une série de petits fonctionnaires, qui vont représenter la France en Afrique, pour participer à la « grande œuvre civilisatrice », que disent les discours ministériels, nous avons entreprise là-bas. Triste mentalité ; de quoi parlent-ils : de ce qu'ils mangent, des prix des objets à la colonie, de leurs petits intérêts individuels (soldes, indemnités), des femmes (beaucoup) et des « sales nègres » (énormément). Lamentable. Mais si c'est cela que nous exportons, il ne faut s'étonner de rien, pourquoi les meilleurs d'entre nous n'ont-ils pas le courage ou l'idée de partir ? Ne fût-ce que pour faire voir aux « indigènes » que tout de même, l'Européen et par conséquent, ô scandale, le chrétien, ce n'est pas cela seulement, mais qu'il y a autre chose ».

D1 : Le premier avril 1934 il s'installe à Aleg, dans le sud de la Mauritanie. L'attente se poursuit dans un printemps où il fait :

D2 : « Quarante deux degrés, cela promet pour juillet. J'ai repris l'étude des dossiers de la météorite et j'ai de nouveau été frappé par le ton de sincérité de l'informateur et la précision de certains détails. A certains moments, je suis à peu près convaincu que l'objet existe bien. Ce qui ne veut nullement dire que je le trouverai. »

D1 : Le 20 avril 1934 il est reparti : « J'accepte, le puits est un trou dans le sable : l'eau est croupie et couverte de paille et autres saletés, et tout autour s'aligne une rangée de crapauds au raz du liquide le derrière dedans. Le spectacle m'enlevait la soif. J'ai invité mon guide à boire le premier. Il est descendu dans le trou avec de l'eau jusqu'aux genoux, a écarté la paille et s'est mis à laper. Après tout pourquoi pas ? Je suis descendu à mon tour : cela m'a lavé les pieds d'abord, puis j'ai bu, et puis j'ai cueilli deux crapauds pour ma collection. »

M : Vous n'entendez pas un bruit ?

D2 : Un bruit... non.

D1 : Non, j'entends rien.

D2 : J'ai pas mal pleuré ce matin en piétinant dans les cailloux et ensuite encore au sommet de mon chameau. On arrive le plus souvent à échapper à cet effrayant tête à tête avec soi-même, que nous passons notre vie à essayer d'éviter, en réussissant toujours, ou presque : on a son travail, les mille obligations de la vie matérielle, on a tout le fatras dont nous avons bourré nos vies pour étouffer la voie intérieure, on a les livres et le petit journal, on a des films etc....Mais tout de même en dépit de nos habiletés, il y a des heures où tout à coup il faut bien

regarder ailleurs qu'au dehors, vers les mille tableaux changeants du monde extérieur qui nous masquait l'autre, et ce que l'on voit n'est pas plaisant : je comprends que l'on n'aime pas ça et que d'instinct on fasse tout pour ne pas voir.

M : Là, vous avez entendu ?

D1 : Non, il n'y a pas de bruit.

D2 : Non. Il n'y a pas de son, à ce moment-là.

G : Si, comme le bruit d'une souris ou d'un rat !

D2 : Un rat ?

D1 : Il n'y a pas de rat ici. Il ne peut pas y avoir de rat.

M : Si il y a un bruit là.

Les Denous passent derrière l'écran.

D1 : On peut avoir un peu plus de lumière ?

D2 : Oui, c'est la pleine lune, elle éclaire beaucoup.

Silence.

La lumière monte. On les voit tous les quatre en ombre chinoise.

D1 : Un serpent !!!

D2 : Un serpent où ça ?

M : Là! Là un serpent.

Toujours en ombre chinoise. Un serpent passe entre les jambes des Denous, de Monette et du guide. Ils dansent dans tous les sens, en poussant de petits cris craintifs. D1 surgit, prend un livre et écrase le serpent. Il s'agissait en fait d'un petit bout de bois actionné par un fil qui est maintenant en mille morceaux.

D1 : Ah la, la... Oui c'est malin un bout de bois.

M : Mais c'est la blague qu'il a faite pendant son service militaire en Algérie. On la fait ?

D2 : Oui ce sera drôle.

D1 : Oui ?

G : Oui c'est comme la blague du thé ?

D1 : Quelle blague du thé ?

G : Si la blague du thé : il est avec son chamelier, ils boivent du thé. « Ce soir je viens de mélanger aux arachides qui flottent dans le verre de Sidi une crotte de chèvre. Tiens, voilà que Sidi rajoute des arachides par-dessus la crotte de bique. Il commence à savourer son breuvage, ça y est Lucullus a vidé son verre sans piper. Tout de même il y a des gens qui ne sont pas difficiles. »

D2 : Oui c'est bien la crotte de bique.

M : Il faut la faire, la blague du thé.

D1 : Oui ce serait bien.

M : Oui, mais qui boit la crotte ?

Silence.

D2 : 05 juin 1934, il arrive à Chinguetti. Le départ a eu lieu à quatre heures trente du matin et l'arrivée à dix huit heures treize. A la résidence, interrogatoire du chef Mohamed el Béchir : ne sait absolument rien de la pierre. « Quand tu chercherais jusqu'à la fin du monde, tu ne trouverais jamais quelqu'un qui connaisse cette pierre.» Interrogé un très vieux mallem, Abdalah ould Beida, qui ignore tout. « Mes yeux n'ont pas vu, mes oreilles n'ont pas entendu. »

G : Tu peux attendre jusqu'au jugement dernier, tu ne trouveras jamais quelqu'un qui connaisse la pierre.

M : D'ici le jugement dernier il y a du temps.

D1 : J'ai promis publiquement mille francs à celui qui me mènerait à la pierre, cela va faire du bruit dans le village.

G : Qui sait ! Un hasard heureux peut d'un jour à l'autre révéler l'emplacement du caillou, que les gens ne dissimulent pas mais peut-être ignorent tout simplement.

M : Et sa devinette : quelle différence y a-t-il entre le plombier et le messie ?

G : Je ne sais pas.

M : Le messie arrive, le plombier jamais.

G : Ah oui, ça, il faut la mettre.

- D2 : Le 12 juin 1934 étape Chinguetti - Zerga. Cinq heures treize - dix heures zéro trois et quatorze heures zéro huit - dix sept heures quarante cinq. Erg jusqu'à quinze heures dix. Aperçu au sud de l'itinéraire une tache noire dans l'erg. Marché sur cette roche, atteinte à huit heures quarante huit : simple plaque de sable durci, à quatre cent cinquante deux mètres.
- D1 : Le 13 juin 1934 à l'aube, de trois heures cinquante à quatre heures trente ascension du Guelb er Raoui : à quatre heures quinze au sommet, six cent cinquante cinq mètres, c'est peut-être le point culminant du long massif filiforme de Zerga et peut-être de l'Adrar. Vue très étendue dans toutes les directions. Rien à signaler. Asticots dans l'eau du puits. Etonnement de la journée fut la profusion de bifaces (disques et coups de poing) paléolithiques. Etant donné le hasard qui a présidé à la découverte d'objets nombreux, on doit en conclure une inimaginable abondance de vestiges à la surface du plateau.
- D2 : Le 14 juin 1934 arrivée à El Berbera à huit heures zéro trois. Site pittoresque extrême, avec le cirque terminal occupé par un superbe étang, la falaise étant escaladée presque jusqu'en haut, par les palmiers. Vu dans la palmeraie deux espèces de tourterelles. Copier un certain nombre de peintures rupestres si récentes que l'auteur, un jeune garçon, m'a été présenté.
Tonnerres et éclairs au Nord Est. Vers quinze heures trente tornade précédée d'un coup de vent soulevant de la poussière des montagnes. Vents et pluies violents. A seize heures vingt cinq l'oued coule, la montagne ruisselle, accalmie puis reprise vers dix-sept heures quarante cinq. Arrêt à une heure indéterminée, reprise vers trois heures pour se calmer à l'aurore. Quelques gouttes jusqu'à huit heures.
Profondeur de sable mouillé : douze virgule cinq, treize virgule cinq.

Le vent souffle, c'est la tempête sur le plateau. Les ventilateurs se mettent en marche. Tonnerres, éclairs. Le vent est si fort que l'écran s'arrache. On découvre alors Monette assise seule, sous une pluie diluvienne.

- M : La contemplation de la nature ne nous mène pas à Dieu. Elle ne cherche pas à nous apprendre quoi que se soit. Elle nous fournit un spectacle rempli de sang et de cruauté. La nature n'est pas précisément une idylle. Lorsque j'étais enfant, j'avais trouvé à Varengeville-sur-mer en Normandie un malheureux crapaud dont la face était rongée par une mouche qui pondait ces œufs dans ses fosses nasales. En se développant les larves de l'intrus détruisaient peu à peu le visage du pauvre batracien. Des cas atroces comme celui-là, il s'en trouve des milliers à tous les niveaux dans la nature. Et cela pose des problèmes théologiques : on ne peut attribuer ce genre d'horreur à une divinité toute puissante. Peut être alors ne l'est-elle pas ? C'est sans doute dans

cette direction qu'il faut s'orienter, je n'ignore pas que cette théorie n'est pas très conforme avec la doctrine officielle, issue du Concile de Nicée. Mais rien ne prouve que les décisions de ces vénérables évêques représentent la vérité même. Au contact de la nature on prend conscience de l'unicité du cosmos. « Celui qui cueille une fleur dérange une étoile. » Tout se tient dans l'univers, nous ne représentons qu'un fragment de l'unité, la nature nous enseigne que nous lui appartenons, que nous en faisons partie comme d'autre en font partie également, et que nous sommes solidaires de ces autres. Les grands monothéismes ne se sont pas privés de faire une distinction totale entre l'homme et les autres êtres vivants élevant l'homme au rang d'être d'exception, de « Roi de la Création ». En tout cas si l'homme est le Roi de la Création c'est un roi bien malhonnête et bien cruel. Il est évident que le mal fructifie plus facilement que le bien. La barbarie humaine anime encore l'homme si jeune. Par rapport à l'âge du globe, nous sommes nés récemment. Diviniser l'homme c'est mépriser l'animal. Et pourtant l'homo sapiens appartient à la famille animale. D'ailleurs les maux les plus graves sont relativement récents.

D1 : Mais il devrait y avoir de la musique là !

D2 : Des trompettes. Fauré.

D1 : Oui Fauré. Ce serait bien. Il faudrait Fauré.

On entend le requiem de Fauré qui se mélange au bruit de la tempête.

M : A partir du débarquement de l'Arche de Noé, les hommes commencent à coloniser la Terre. Le racisme fait son apparition. L'arbre humain est « élagué » de nombreuses branches : jaune, noire, même la section foncée de la ligne médiane... Restent les Europoïdes, sélectionnés au moyen de la toise et du compas. Pour souligner le tout, intervient ce verset de la Genèse : « Soyez la terreur des êtres vivants. » Et c'est le commandement d'une divinité considérée comme bienveillante. Un Dieu d'amour ! Le canevas des maux futurs était en place. Du plus petit geste au plus grand, les gouvernements nous annoncent que la morale s'arrête, au seuil de la raison d'Etat. Cette formule a quatre mille ans. La plupart des gens trouvent inutile de se battre contre les horreurs de notre monde, puisque Dieu en terminera quand il le voudra. Le fatalisme est pratique, il démobilise les énergies. Certes, ce ne sont pas quelques manifestations ou quelques pétitions qui feront cesser l'esclavage, la vente des enfants, les grandes misères et les diverses exclusions. Mais de telles perpétuelles tragédies ne peuvent qu'inciter à l'action, pour exprimer notre désaccord et ainsi sauver l'honneur... Le peu qu'on peut faire, le très peu qu'on peut faire, il faut le faire pour l'honneur, même si c'est sans illusion.

Durant ce passage les Denous se sont « déchainés »... :

« Plus de vent, du vent, encore, la pluie, c'est bien, les rafales, plus fort, la musique, Fauré, là c'est bien, les trompettes, plus de puissance, l'arbre, les branches, tout s'envole, musique, musique, plus fort, plus fort... stop. » Tout s'arrête : la pluie, le vent, la musique, tout. Silence.

D1 : C'est bien ça, Fauré, la musique.

D2 : Oui c'est bien.

Silence.

D2 : Ce serait bien des musiciens en vrai.

D1 : Oh oui, de vrais musiciens. Ce serait bien.

D2 : Oui ce serait bien.

D1 : Il faut des musiciens.

D2 : C'est sûr il faut des musiciens.

D1 : Ca, c'est sûr.

D2 : Bon les musiciens, alors.

Entrent deux musiciennes : des griottes. Elles s'installent et commencent à jouer. A partir de ce moment, leurs interventions seront régulières.

M : Nous souffrons d'un dépérissement de l'intelligence et d'un manque de spiritualité. Je n'ai jamais séparé ma vie quotidienne du sentiment de l'Infini, de l'Espace, que ce soit au désert ou dans la cité. Le temps pour un chercheur n'appartient pas aux horloges, aux sabliers. « Avec le temps tout est possible, même l'in vraisemblable. Et de temps, la nature n'en manque pas. » Sans humain, la nature poursuivrait son évolution biologique, pouvoir dont est privé l'homme. Alors est-ce le résultat d'une revanche inconsciente s'il perfectionne les objets de Destruction, du Chaos final, peaufine le point zéro où lui-même s'éteindra.
(chercheur d'abs. P 40)

Monette, trempée, sort du plateau. Les griottes jouent toujours.

G : Il y a bien longtemps, il y avait un chef de poste ici à Chinguetti, un capitaine Français. Le capitaine Ripert. Tout le monde l'aimait. Ses goumiers l'adoraient. Il avait beaucoup de connaissances. Il savait tout sur tout. Il parlait le Hassaniya, le Malinke, le Yahoundi, le Baoulé, le Gouro, le Dioula. Tout le monde pouvait lui parler. Un soir, alors qu'il buvait son thé à la fraîcheur d'un palmier, il entendit deux chameliers parler d'une pierre mystérieuse. Il les interrogea, mais rien ne sortit de leur bouche. Alors intrigué, il alla voir son grand ami Sidi Ahmedould

Zeïn, grand chef de Chinguetti. Il lui dit : « Mon ami, j'ai entendu deux de mes goumiers parler d'une pierre mystérieuse, j'aimerais tant la voir. » Sidi Ahmed répondit : « La loi du silence m'interdit de te montrer la pierre de Dieu. Mais tu es mon ami et si promesse est faite que tu viendras sans boussole, ni carnet, que tu ne tenteras pas de te repérer, ni d'en ramener un morceau, je te guiderai moi-même à travers le grand erg. » Il lui dit : « A toi mon ami je promets. » Sidi Ahmed répondit : « Demain, quand la lune sera levée, prends ton azouel blanc et attends moi à la tour Sud du fort. » Ils y sont allés. Dix heures durant ils ont marché, marché dans les grandes dunes sans s'arrêter. A l'heure où la lune se couche, ils arrivèrent à la pierre de Dieu. Se dressait devant leurs yeux, une immense masse noire, métallique et lisse : une centaine de mètres de long, une quarantaine de mètres de haut et par endroit hérissée d'aiguilles malléables. Le capitaine Ripert ramassa secrètement sur le sol un petit bloc de cette roche noire, et le mit discrètement dans la sacoche de son méhari, et les deux amis repartirent aussitôt. Arrivé à Chinguetti, Sidi Ahmed ould Zeïn tomba malade. On appela la sorcière, mais malgré ses efforts, il mourut à la nuit tombée. Le grand capitaine Ripert quitta Chinguetti pour n'y plus jamais revenir. Il n'avait pas tenu sa promesse : il donna le petit bloc mystérieux et raconta tout à ses supérieurs. Mais les djenouns veillaient et ce n'est que bien des années plus tard, que les français vinrent ici chercher la pierre de Dieu. Le petit bloc avait été analysé : il y avait du fer, du nickel, du pyrrhotite, du schreibersite, des silicates. C'était une météorite : la météorite de Chinguetti. Depuis, tous les astronomes ont voulu trouver cette météorite. Le monde entier, l'Amérique, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la Suède. Les Français ont fait beaucoup d'expéditions. Et finalement, tout le monde en arrive à la même conclusion : ils disent tous que cette histoire est le résultat d'une imagination surchauffée par le soleil saharien.

Silence.

- D2 : Des météorites, il y en a qui sont déjà tombées sur la terre.
- D1 : Ah oui des météorites, il en est déjà tombé.
- D2 : Ah ça oui et des géantes.
- D1 : Celle des..., du golf du...
- D2 : Oui et puis celle-là... cent mètres de long, quarante mètres de haut.
- D1 : Deux immeubles superposés. Tu imagines l'impact : une bombe.
- D2 : Ah oui c'est sûr : elle arrive de loin, loin... de l'espace...
- D1 : Elle traverse notre petite atmosphère...

D2 : Elle s'enflamme, elle fusionne...

D1 : On peut avoir la météorite ?

Silence.

D2 : Elle arrive de loin...de l'espace...

D1 : Elle traverse notre petite atmosphère...

D2 : Elle s'enflamme, elle fusionne...

On entend la météorite voyageant à travers l'univers. Silence.

D1 : Non ! Ca ne peut pas être le son de la météorite.

D2 : Oui. La météorite, c'est un cataclysme. Il faut un cataclysme !

D1 : On a un cataclysme ?

D2 : Oui. On a un cataclysme.

D1 : On peut avoir le cataclysme ?

D2 : Elle arrive de loin dans l'espace, elle traverse notre petite atmosphère.

D1 : Elle s'enflamme, elle fusionne.

On entend un cataclysme insensé. Silence.

D2 : Hou ! Là ! Là ! Là ! Elle est tombée là.

D1 : Oui c'est sur, elle est tombée. Elle est là !

D2 : Elle a dû tout détruire...

D1 : Un grand cataclysme...

D2 : Tu te rends compte fantastique !

D1 : Tu te rends compte du jamais vu.

D2 : Si tu la trouves...

D1 : Ah oui si tu la trouves, tu trouves une mine.

D2 : Cette bombe, c'est une mine.

D1 : Une mine de fer.

D2 : Un bout pour le musée, un autre pour la science.

D1 : Ah ! Oui, une mine d'argent.

D2 : C'est sûr : le parc d'attraction, le complexe hôtelier, les charters, circuits 4X4...

D1 : Ou en chameaux, bourricots...

D2 : Le vrai cataclysme quoi !

D1 : On remet le son du cataclysme ?

Silence. On entend un cataclysme insensé. Silence.

M : C'est quoi ce bruit ?

D1 : Quel bruit !

D2 : Ah, non ! Là ! Il n'y a pas de serpent !

M : Mais le bruit là, le son !

D2 : Ah ! Le cataclysme.

D1 : Pour la météorite, un cataclysme c'est mieux.

M : Mais on en est où là ?

D1 : On en est au cataclysme.

D2 : Dans le cratère de l'impact.

D1 : On a tout prévu, les hôtels les complexes, le cataclysme-land.

M : Quand je vous vois je me demande vraiment si l'homme veut avoir un avenir.

D2 : Oh ! Ce n'est pas gentil ça.

D1 : Non, ce n'est pas très gentil.

M : Mais c'est lui qui l'a dit.

D1 : Ce n'est pas très gentil quand même.

D2 : Oui ce n'est pas gentil.

- M : La météorite n'a pas laissé d'impact, il n'y a pas de cratère.
- D2 : Il n'y a pas de cataclysme ?
- M : Elle est arrivée de très loin, de l'espace, elle s'est approchée tout doucement, elle nous a regardé. Elle a traversé notre petite atmosphère, tout tranquillement, les nuages. Et tout doucement elle s'est placée, en suspension, au-dessus du sable, et elle est restée là, immobile, silencieuse, comme si elle reprenait son souffle.
- D2 : Ce n'est pas possible !
- D1 : Non ce n'est pas possible.
- D2 : Deux immeubles superposés qui reprennent leur souffle, en suspension : ce n'est pas possible.
- G : Oui, ce n'est pas possible. Non, elle est arrivée de très loin, de l'espace, elle s'est approchée, a traversé la petite atmosphère, mais elle a ricoché sur les dunes. Elle est tombée comme dans de la crème. Et le sable petit à petit l'a recouverte.
- D1 : D'accord, mais Ripert comment l'a-t-il vue ?
- D2 : Si elle est sous le sable ? Comment l'a-t-il vue ?
- G : De temps en temps, le vent soulève la petite jupe de sable et on la voit, et puis le vent souffle dans l'autre sens et la petite jupe de sable la recouvre.
- M : Ca se verrait des ricochets.
- D1 : Des ricochets, ça laisse des traces.
- D2 : Deux immeubles superposés qui ricochent ça laisse des traces.
- G : Non pas forcément avec le vent, avec le sable, avec le temps tout devient possible. Les dunes vivantes, les dunes mortes... Tout bouge dans le désert.
- M : Cataclysme ou ricochet, ça aurait modifié le paysage de l'Adrar.
- D1 : Oui mais non.
- D2 : Oui.... Si c'est : pas forcément ...
- G : C'est peut être pour ça qu'il y a des plateaux : ça aurait pu écraser les montagnes.

- D2 : Les montagnes ! Ah oui ça aurait pu les écraser.
- D1 : Le cataclysme ? C'est sûr !
- M : Peut-être, mais il n'en parle pas dans sa recette de l'Adrar.
- G : Il n'en parle pas ?
- D1 : Il n'en parle pas ?
- D2 : Il n'en parle pas un petit peu ?
- D1 : Un tout petit peu ?
- M : Recette de l'Adrar :

Arrivent trois tables roulantes, avec tout le matériel nécessaire à la réalisation en direct de la recette. Trois petits écrans descendent des cintres. Chaque expérience sera filmée en direct. Tout le monde s'applique à fabriquer la plus belle « tarte de l'Adrar » possible.

- M : Premièrement : Verser la pâte dans le moule en masses irrégulières. *(Ils placent la pâte dans le moule)* Ce sont nos chaînes de montagnes précambriennes, les Saharides, il y a cinq cent vingt millions d'années.
- Deuxièmement : Avec vos couteaux niveler soigneusement. *(Ils rabotent la pâte avec leur couteau)* Comme l'érosion a pénéplanisé les saharides. Un sérieux coup de rabot, le carbonifère, il y trois cent cinquante millions d'années.
- Troisièmement : Premier accident *(tous versent de la confiture dans le plat)* un robinet inonde notre moule garni, c'est la mer au début du Primaire. Jusqu'au Carbonifère moyen, le Sahara est toujours sous l'eau : il s'y dépose des grès, des calcaires, des conglomérats, des argiles, et tous les sédiments des plateaux mauritaniens.
- Quatrièmement : Nouvel avatar : les djénouns s'en mêlent. Le fond du moule se bombe : tôle, pâte, confiture émergent. *(Le fond des moules se bombe effectivement et une partie de son contenu déborde)* C'est l'époque houillère, la mer recule, le Sahara abandonné par les flots se chauffe au soleil.
- Cinquièmement : Qui dit terre ferme dit érosion. Les sédiments vont être entamés, rongés, décapés à travers la confiture, la pâte jusqu'au métal du plat. *(Avec des cuillères à soupe ils creusent de larges sillons.)*
- Sixièmement : Ca continue pendant des milliers d'années, mais l'érosion n'a pas le pouvoir de faire s'évaporer les produits de ses rabotages, elle ne peut que les déplacer. *(Ils tassent le rebus sur les côtés des sillons et du plat)* S'ils ne parviennent pas à la mer, il faut qu'ils s'accumulent quelque part, alors le colmatage progresse.
- Septièmement : Un beau jour, tandis que les iguanodons s'ébattent en Picardie, la mer ré envahit une bonne tranche du Sahara *(ils versent de la crème fraîche dans le plat)* et dépose les sédiments d'usage. C'est le

début du Tertiaire, l'aurore des temps actuels, il y a cinquante cinq millions d'années.

Huitièmement : Nouveau retrait des eaux salées, nouvelle phase continentale, érosion et accumulation comme de coutume. *(Avec des cuillères à soupe ils creusent de larges sillons.)*

Neuvièmement : Le pays prend peu à peu son aspect actuel.

Saupoudrez de sucre cristallisé, ce sont les dépôts quaternaires d'eau douce, et saupoudrez de sucre en poudre ce sont les dunes. *(Ils saupoudrent de sucre cristallisé et de sucre en poudre.)*

Dixièmement : Servir chaud ou glacée. Messieurs, vous voici face à l'Adrar mauritanien, à vos météorites.

Le guide saisit sa « météorite ».

G : Elle est arrivée de très loin, de l'espace, elle s'est approchée, a traversé la petite atmosphère, elle a ricoché sur les dunes. Elle est tombée comme dans de la crème. Et le sable petit à petit l'a recouverte.

Après avoir fait ricocher sa « météorite » dans le plat, il la recouvre intégralement de sucre en poudre, si bien que tout disparaît, sous une « dune » gigantesque de sucre.

D2 : Oui mais il n'y a plus qu'une grosse dune !

D1 : Ah oui là c'est sûr ! L'Adrar ce n'est plus qu'une grosse dune.

Les Denous saisissent leur « météorite ».

D2 : Elle arrive de loin dans l'espace, elle traverse notre petite atmosphère...

D1 : Elle s'enflamme, elle fusionne...

D2 : Et cataclysme...

Ils lancent violemment leur « météorite » dans le plat, si bien que tout déborde et gicle...

M : Alors là, il n'y a même plus d'Adrar. Plus rien !

Monette saisit sa « météorite ».

M : Elle est arrivée de très loin, de l'espace, elle s'est approchée tout doucement, elle nous a regardé. Elle a traversé notre petite atmosphère, tout tranquillement, les nuages. Et tout doucement elle s'est placée, en suspension, au-dessus du sable, et elle est restée là, immobile, silencieuse, comme si elle reprenait son souffle.

Monette place sa « météorite » en suspension au-dessus du plat.

D1 : Ah oui là c'est sûr, l'Adrar c'est l'Adrar.

D2 : Oui, mais deux immeubles superposés, en suspension au dessus des dunes ça doit se voir de partout.

D1 : Oui, mais personne ne l'a vu.

M : Si : Ripert. Il l'a dit : « Je sais seulement ce que j'ai vu, car je l'ai bien vu. »

G : Ripert : l'esprit d'un toubab surchauffé par le soleil saharien.

M : Mais son guide Sidi Ahmed ould Zeïn l'a bien vu, lui aussi.

D2 : Oui, il l'a vu et il est mort empoisonné juste après.

D1 : Normal, il ne fallait pas la montrer aux occidentaux.

G : Il est peut être mort assassiné pour d'autres raisons, qui sait ?

D1 : Ah, bien sûr : qui sait ?

D2 : Ah oui ! Ca serait bien de savoir.

G : Et comment expliquer que Ripert n'aie jamais pu redonner l'emplacement exact de la météorite ?

D1 : Il y est allé de nuit et en chameau.

D2 : Et puis il devait faire très chaud.

G : Un militaire ?

D2 : Il était très fatigué, il avait soif.

G : Ou alors il s'est vexé parce que personne ne l'a cru.

M : Oui, les militaires sont susceptibles, c'est connu. Il faut dire, il donne l'échantillon à ces supérieurs, et il apprend dix ans plus tard par hasard en lisant le journal que ce qu'il a ramené de l'Adrar, c'est un extraordinaire bout de météorite, il y a de quoi se vexer.

D2 : C'est vrai on lui dit rien, on ne le remercie pas.

D1 : Alors forcément après quand on lui demande où elle est, il se vexe, il ne dit rien.

G : Surtout qu'il n'a peut-être rien vu ! Ou peut-être a-t-il cru voir quelque chose. On peut aussi raconter l'histoire autrement : et si Sidi Ahmed ould Zeïn avait voulu manipuler Ripert. 1916. Conflits d'influence entre

tribus nomades. Ripert c'est le colonisateur : il a des fusils, des canons, des soldats, il est le pouvoir toubab. Sidi Ahmed ould Zein a besoin de Ripert pour ancrer son pouvoir. Il lui fait croire qu'il va lui dévoiler un secret fabuleux. Que pour lui son ami, il va transgresser un interdit. Alors il emmène, de nuit, Ripert dans le désert, il le fait tourner, pendant plus de dix heures. Ripert n'a pas de boussole, rien pour se repérer. Et là, Sidi Ahmed le place devant une masse noire gigantesque. Ripert ramasse au sol un morceau de caillou noir qui semble être un fragment de cette gigantesque pierre qui se nommerait « la pierre de Dieu ». Ce morceau de caillou, Sidi Ahmed ould Zein a très bien pu le placer ou le faire placer là, juste quelques heures avant. Enfin, Ripert le ramasse en pensant qu'il provient de cette soit disant masse métallique gigantesque et les deux compères rentrent à Chinguetti : l'un émerveillé de ce que lui semble être sa découverte, l'autre assuré d'avoir le soutien du pouvoir toubab. Puis Ripert s'en va de Chinguetti laissant un énorme crédit politique à Sidi Ahmed ould Zein, qui sera empoisonné par ses rivaux et non pour avoir trahi une soit disant légende.

M : On peut accepter les histoires comme des récits, sans nécessairement leur attribuer une vérité historique totale. Un jour un vieux pasteur à la retraite lui à dit : « Que Jésus soit le fils de Joseph ou d'un légionnaire Romain, ce n'est pas ça qui m'intéresse. Ce qui m'intéresse c'est le message. »
Tu peux remettre, la dune, avec le vent, le soleil qui se couche, la petite lune, le chameau, le muezzin et son âne, le petit scarabée qui passe.

Les ventilateurs se mettent en route doucement, la lumière baisse doucement, la petite lune éclaire la « dune ». On entend un âne braire, l'appel d'un muezzin au loin, et un chameau grogner. Un petit scarabée passe au lointain.

M : Oui voilà. Et puis maintenant on peut avoir la météorite.

On entend à nouveau la météorite voyageant à travers l'univers. On aperçoit alors sur la lumière du soleil qui se couche, l'ombre d'un grand parallépipède rectangle... L'ombre de la météorite qui, en suspension, se place juste au-dessus de la « dune ». La tête d'un chameau sort de cette ombre, suivie de près par celle d'un vieil homme. Le squelette et le scarabée les rejoignent. Le squelette joue avec son fémur.

Le squelette : Prends ton bâton et marche vers ta douleur, ô voyageur.

Le vieil homme, le chameau et le scarabée s'en vont vers le lointain. Un écran descend des cintres. On retrouve à l'image, notre petite caravane qui s'éloigne entre les dunes. Le squelette les regarde et joue avec son fémur. Les griottes jouent et chantent la « grande méharée ».

Première séquence : Le scarabée, un chameau et le vieil homme marchent dans les dunes. Sous un ciel étoilé, où les étoiles semblent à portée de la main.

- Les griottes :
- 11 Décembre 1954 : Les tonneaux sont pleins, et les guerbas aussi, les chameaux vont faire leur abreuvoir ; souhaitons qu'ils sachent en profiter. Maintenant, il va falloir livrer le combat comme prévu.
- 12 décembre : Nuit trop froide. Ce coup-ci le combat est engagé, et pas trop bien. Les chameaux partent pratiquement sans avoir bu.
- 13 décembre : Mauvaise journée, fatigue, vent froid, temps perdu : chute de la provision de beurre, non retrouvée. On n'a pas fait quarante kilomètres dans la journée !
- 14 décembre : Mauvaise journée, avais adopté un nouveau programme de marche : huit heures - dix sept heures sans arrêt. Et à treize heures trente cinq Habid Ould Moïlid se couche sur le sol, malade. Impossible de continuer ! Et Ould Moïlid est le seul à connaître El-Mrâyer.
- 15 décembre : Il a fallu hisser Habid Ould Moïlid sur un chameau.
- 16 décembre : Rosée dans la nuit comme une pluie. Tout est trempé le matin. Dans l'après midi, je perds ma salive, la bouche se « colle » tant que je ne puis presque plus parler. Il faut croire que trois petits verres de thé sont pour vingt quatre heures une raison insuffisante. A l'étape je m'envoie un coup modéré mais bienfaisant de cacao. Je n'aime pas faire des choses à part, mais ce coup là il s'agissait plutôt d'un médicament, et, à ce titre, je me suis cru autorisé à l'ingurgiter.
- 17 décembre : Pas une goutte ni une bouchée de 6h30 à 18 heures... C'est un peu long et dans l'après midi la salive prend la consistance du lait condensé puis de la crème de gruyère et de la secotine.
- 18 décembre : Mauvaise journée. Ould Moïlid de nouveau malade et on n'avance pas, on traîne.
- 19 décembre : Ce matin à l'aube nous avons partagé l'eau. Le petit groupe de « choc », El Habid Hafdhi, cinq chameaux et moi, avons pris le départ sur Arawân, avec deux tonnelets de quatre vingt-dix litres, six bonnes guerbas et deux mauvaises. Maintenant il n'y a plus que deux solutions, en toute simplicité d'expression et sans grandiloquence : vaincre ou périr.

Deuxième séquence : Le scarabée, le chameau, et le vieil homme marchent toujours dans les dunes. Mais un poteau apparaît, et puis deux poteaux, trois poteaux, quatre poteaux, huit poteaux. Et puis des fils qui relient les poteaux entre eux. Et puis une ampoule, deux ampoules, trois ampoules. La voûte céleste s'éloigne lentement, et les étoiles brillent de moins en moins.

Les griottes :

20 décembre : Bouche si sèche cette nuit qu'à deux reprises j'ai dû me la rincer avec l'eau, pleine d'acétylène de la lampe à carbure. Il est indubitable que nous atteignons un régime d'hydratation vraiment minimum.

21 décembre : Vent de sable toute la journée. Ça gèle, ça donne sommeil et ça irrite !

22 décembre : Vent de sable toute la journée. Froid toute la journée. Bu un peu d'eau d'une panse d'addax ; ça fait toujours du bien ! On a fait manger aux chameaux le contenu de deux panses d'addax et de quelques boyaux ; temps couvert, sinistre. On souhaiterait être autre part...

23 décembre : Horrible journée de vent et de froid.

24 décembre : Autre horrible journée de vent et de fatigue. Ai terminé la partie pedestre de l'étape accroché à un chameau.

25 décembre : Moins froid mais plus fatigué. Un peu de farine lactée pour célébrer Noël.

26 décembre : Vent de sable et fatigue. Ces derniers jours sont interminables, mais c'est un pays sans sexe et sans mouche c'est toujours ça.

27 décembre : Forte journée, vent, froid, soleil, fatigue. Et voici les talons éclatés ! C'était prévu mais c'est douloureux quand même.

28 décembre : Plus de dix heures de route, dans les pieds et dans le derrière. Vent, soleil et fatigue. Pas une gorgée d'eau entre six heures du matin et six heures du soir.

29 décembre : Forte journée. Et le moral baisse... Les goumiers commencent à se demander si les chameaux vont pouvoir tenir...

30 décembre : belle grande journée de soleil. Epuisé physiquement et moralement.

31 décembre : Grosse fatigue. Toujours pas d'Arawân... Chaleur. Et pas une goutte d'eau d'avant l'aube à seize heures quarante huit... Crotte de chameaux, mais comme une hirondelle. Les crottes volantes interplanétaires.

01 janvier : Grande mauvaise journée: plus de dix heures de route et de plus toujours pas d'Arawân... nous sommes un peu perdus...

La petite caravane s'est arrêtée. Ils se regardent tous les trois.

Le scarabée : Vous avez le royaume de la terre mais nous, nous avons le royaume du ciel.

Le petit scarabée s'en va tout seul, laissant là, le chameau et le vieil homme.

Au moment où il va pour sortir du cadre de l'écran sa marionnette apparaît et s'en va s'asseoir à côté du squelette.

- Le squelette : Vous êtes contre le progrès ?
- Le scarabée : Non. Mais je demande d'abord : lequel ? Non, non, je ne suis pas contre le progrès, il s'agit simplement de savoir au service de quoi on le met. Vous savez l'homme est devenu un démiurge.
- Le squelette : Ca oui, il peut faire n'importe quoi, au besoin faire sauter la planète.
- Le scarabée : Pourra-t-il conserver bien longtemps la suprématie ? Rien n'est moins sûr ! Les dinosauriens étaient aussi les Rois de la Création et puis ils ont dérouillé jusqu'au dernier avec la... enfin celle du... des... Imaginons que les primates disparaissent. Et même les mammifères.
- Le chameau : Les mammifères....
- Le scarabée : Oui. Alors on peut se demander, quel serait le groupe zoologique qui, dans la nature actuelle, serait capable de relayer les mammifères hein ? Qui ? Eh bien : nous les insectes. Les insectes sont très bien réussis. Nous sommes de merveilleuses petites mécaniques, parfaitement ajustées.
- Le squelette : Mais non. Mais non. Vous êtes trop petit. Et puis vous avez mis votre squelette à l'extérieur, vous ne pouvez pas grandir, vous êtes trop petit et définitivement trop petit.
- Le chameau : Et les poissons ?
- Le squelette : Ca prendrait trop de temps. Trop lents, les poissons. (*Tapotant son crâne de son fémur*) Moi je pense à un groupe, un groupe vraiment remarquable : les céphalopodes. C'est-à-dire les poulpes, les calamars, les méduses, les pieuvres. Se sont des gens très perfectionnés du point de vue anatomique.
- Le scarabée : Vous avez dit des gens ?
- Le squelette : Oui des gens, des êtres vivants. Ils ont presque un crâne, ils ont du cartilage sur la tête, un psychisme très développé, des organes des sens, des yeux aussi perfectionnés que les vôtres ou les miens. Enfin les miens ! Ce qu'ils étaient ?
- Le scarabée : Et ça respire comment les céphalopodes ?
- Le squelette : Avec des branchies. Ils ne leur restent plus qu'à inventer le poumon et ils pourront débarquer sur nos plages. Et ça peut s'inventer très vite un poumon !

Troisième séquence : Le chameau et le vieil homme reprennent leur route. Les fils électriques qui relient les poteaux et les ampoules sont de plus en plus nombreux. Tous semblent s’emmêler. Tout semble s’emmêler.

- Les griottes :
- 02 janvier : On ne triche pas avec les kilomètres : il faut les avaler intégralement.
- 03 janvier : J’ai de la peine à me traîner.
- 04 janvier : ...
- 05 janvier :... Trouvé des harpons en os, ceci console cela...
- 06 janvier : ces bédouins, au fond, comme ils nous ressemblent...car ces vaillants coureurs du Sahara, en fait ne déteste rien tant que...le désert.
- 07 janvier : Nous sommes peut-être à notre manière des romantiques mais nous ne sommes pas des sentimentaux. L’émotion, la ferveur, oui, la niaiserie non.
- 08 janvier : ...
- 09 Janvier : « Les belles vacances » : dix heures quarante trois de marche et pas une gorgée, ni une bouchée de l’aube au coucher du soleil ! Et une journée chaude.
- 10 janvier : Dire qu’il existe des pastilles à la menthe... !
- 11 janvier : Une journée de néant et d’inquiétudes chamelières. On a été sauvés en fin d’après midi par un misérable « pâturage », juste de quoi empêcher les animaux de périr d’inanition ... Affreux pays.
- 12 janvier : Ca ne va pas fort. Les chameaux n’ont rien mangé depuis hier soir. Moi non plus, sauf quatre sauterelles, deux sèches et deux fraîches. Ce pays sinistre démoralise et fatigue tout le monde. Et personne à qui se plaindre, à qui avouer que l’on est à bout. En route de 5 heures 50 à 17 heures 17, mais il n’y a pas le choix : il faut en sortir.
- M :
- Il faut mettre une ville là. Il faut mettre une image de ville et les voir marcher dans la ville.
- D2 :
- Oh oui ce serait bien une image de ville.
- D1 :
- Mais quelle ville ?
- G :
- Une ville, une très grande ville.
- D1 :
- Mais on a pas d’images de ville.
- D2 :
- Non on a rien sur la ville.
- M :
- Il nous faut une image de ville. Là ils marchent dans la ville, il fait gris, il fait froid, ils sont un peu blottis. Ce pays sinistre démoralise et fatigue tout le monde. Et personne à qui se plaindre, à qui avouer que l’on est à bout. En route de 5 heures 50 à 17 heures 17, mais il n’y a pas le choix : il faut en sortir.

- D1 : On aurait l'image de la ville...
- D2 : Oui, ce serait bien l'image de la ville...
- G : On peut avoir un son de ville.
- D2 : Ah, oui. Un son de ville il y en a.
- G : On peut avoir la ville.

Silence. On entend la ville. Une ville très urbaine, un centre d'affaire au petit matin. Tout le monde est pressé.

G : Ah oui là, on la voit.

On entend toujours la « ville ». Le chameau et le vieil homme reprennent leur méharée. Une méharée urbaine. Ils marchent dans une image blanche. On entend toujours la « ville ».

Le squelette : Les gens sont si pressés ? Ou font-ils semblant ? Qu'ont-ils de si important qui vaille la peine d'arracher à l'éternité une ou deux secondes ?

Le scarabée : Je crois qu'en fait il y a une mode : il faut paraître pressé.

Le squelette : On a des scrupules à stopper les athlètes en pleine course....

Le chameau : Ah ! Dans les civilisations traditionnelles, c'est le groupe qui importe, l'individu est pris en compte par la collectivité : vous travaillez mais le groupe vous assure en retour sa protection.

Le scarabée : Et au début l'homme était un prédateur parmi d'autres prédateurs. Il attrapait quelque chose de temps en temps pour le manger, ou était lui-même attrapé pour être mangé. C'était la loi de la nature pour tout le monde.

Le squelette : Mais à partir d'un certain stade de son développement préhistorique, l'homme est arrivé par le progrès de sa technologie, à être en mesure d'exercer sur le milieu naturel un influence grandissante. Il s'est passé au néolithique quelque chose d'extraordinaire : l'homme a disposé de la céramique, des céréales cultivées, de la force motrice grâce à la domestication de l'animal, tout cela lui permis de devenir sédentaire, d'où l'origine du village, puis de la ville. Ca c'est la civilisation, c'est celle qui est la nôtre aujourd'hui et nous la devons au néolithique.

- Le scarabée : C'est affligeant, chaque fois que vos technocrates découvrent une nouvelle occasion de ravager le paysage, d'aggraver une pollution, de vous infliger une nouvelle forme de contrainte ou d'aliénation, un nouveau sacrifice sur l'autel des Dieux Profit, Croissance ou Produit National Brut....
- Le chameau : Mais la civilisation occidentale ne constitue qu'une forme possible de civilisation. Bien d'autres ont vu le jour dans le passé et bien d'autres existent dans le monde actuel.
- Le squelette : Pourquoi cette civilisation s'arroge-t-elle le droit de juger de la santé d'un pays au seul chiffre de son Produit National Brut.
- Le Chameau : Ce n'est pourtant qu'une somme d'activités, sans défalcation des nuisances. Du : Bonheur National Brut, qui, lui, intéresserait plus directement les hommes, il n'en est jamais question.
- *Le squelette : Pas facile à quantifier un coucher de soleil. Tu es trop utopiste !
- Le Chameau : Absolument, utopiste. A condition que l'on sache ce que cela signifie. Bien des gens croient que c'est l'impossible, que c'est l'irréalisable. Mais non, grammaticalement c'est tout simplement l'irréalisé. J'accepte donc d'être un utopiste ! Car l'utopie d'aujourd'hui sera peut-être la réalité de demain.
- Le scarabée : Les hommes c'est comme les pommes : plus on les entasse plus ils pourrissent.

**Le vieil homme fait barraquer son chameau. Ils se regardent.
Le chameau s'en va.**

*Au moment où il va pour sortir du cadre de l'écran sa marionnette apparaît et il s'en va s'asseoir à côté du squelette et du scarabée.
Tous regardent le vieil homme.*

Le chameau : Tu vas où ?

Le vieil homme : N'importe où, pourvu que se soit en montant.

Le vieil homme se retrouve face à une « porte d'ascenseur ». L'ascension commence, alternant des raies de lumières, des noirs et des blancs très crus, de façon répétitive. Puis la Lumière blanche se stabilise. Le vieil homme se trouve au sommet. Sur le sommet d'un gigantesque monolithe noir. Au loin les lumières scintillent. Sont-ce celles de la ville, ou celles des étoiles ?

Le vieil homme : Me voici parvenu au sommet du guelb Aouinet. L'ascension de cet énorme rocher de grès et de quartzites a pu se révéler laborieuse : dans ce chaos de blocs empilés, il a fallu souvent se cramponner au rocher avec les mains. A quarante mètres au dessus de la plaine qui s'étend dans tous les sens à perte de vue, les chameaux semblent devenus des jouets d'enfants et le camp dans le calme du soir, n'est plus signalé que par un filet de fumée bleuâtre. De cet étonnant balcon, de ce prestigieux belvédère, je me découvre à la frontière de deux mondes : à l'ouest, c'est l'immense plateau de l'Adrar noirci jusqu'à l'horizon par la patine de ses grès ; vers l'est, au contraire, après un somptueux troupeau de dunes en croissant, que l'alizé chasse devant lui, voici plus loin, le bord d'une des plus grandes masses de sable existant au monde, car la dune qui commence ici ne s'arrêtera que mille kilomètres plus loin, par-delà le gigantesque no man's land de la Majabat al Kubra, sans un arbre, sans un caillou. Pendant plus d'un demi siècle j'ai recherché en vain la météorite de Chinguetti. De toutes les hypothèses, la plus acceptable c'est la méprise de Ripert quant au lieu. Il avait découvert une petite météorite parfaitement authentique baptisée « le petit bloc », qui se trouve au Muséum d'Histoire Naturel de Paris et avait déclaré que cette parcelle provenait d'une météorite de quarante mètres de haut et cent mètre de long. Cette masse existe bien, je l'ai retrouvée après dix heures de marche, mais c'est du grès et non du métal. Cependant rien n'est inutile, chaque voyage perfectionne comme chaque tourment. Toute recherche est une enquête. La météorite géante sera-t-elle découverte un jour ? La science est une leçon de temps, un temps qui s'efface ou bien que nous résumons en grande stratification millénaire. Chaque homme est un maillon. Il donne une forme à l'existence, à son existence, enfin il devrait le faire. Sinon il demeurera une graine destinée à pourrir en terre, faute d'avoir engendré son développement. Et à ce titre, nous sommes tous responsables. L'être humain n'est pas un îlot de chair né pour satisfaire ces petits désirs. Il doit se rappeler qu'il fait partie d'un tout, cosmique, social, humain ; que rien n'est achevé, ni l'homme ni la terre. Des continents peuvent disparaître, comme émerger. L'être participe des préoccupations planétaires et universelles. La simple chute d'une goutte de pluie sur une feuille opère un changement. La nuit est maintenant descendue sur le désert et la rouge fleur d'un feu s'est allumée au pied de la montagne de blocs et d'éboulis. Le temps a fraîchi, le vent s'est levé. Par une longue coulée de sable plaquée contre le relief, je vais en quelques enjambées, être de retour sur la plaine où la conversation de mes compagnons viendra évoquer, j'en suis certain, d'autres mystères, d'autres problèmes de recherche, inlassablement ouverts au besoin de l'homme de découvrir et de comprendre. L'homme ne doit pas être un plasma mais une action, un acte qui

prend forme chaque jour ; au désert ce que je viens d'énoncer sont des évidences.

Petit à petit, pendant une grande partie du texte du vieil homme, l'écran s'est déroulé doucement laissant au sol une grande quantité de tissus. Et pour finir l'écran tombe, découvrant la marionnette du vieil homme sur l'escabeau. Il descend lentement les marches et s'en va vers le gros caillou. Le squelette joue toujours avec son fémur, le scarabée avec son antenne, le chameau rumine. Le vieil homme prend son marteau et commence à taper sur le gros caillou. Petit à petit un âne braie au loin. On entend aussi l'appel d'un muezzin. Un chameau grogne. La lumière du coucher de soleil baisse lentement. La lune n'éclaire plus que le vieil homme tapant sur le gros caillou.

D2 : Et c'est tout ?

D1 : C'est tout.

G : Ca finit comme ça ?

D1 : Ca finit comme ça.

M : Mais oui, ça s'achève ainsi, comme la plus ordinaire des étapes, sans le couplet de rigueur, sans le pathos d'usage, sans « ombre bleu des palmes », sans souffrance délectable, sans « terre de l'Epouvante et du Mystère », sans « pays de la Peur », sans « royaume des sables de feu », sans « envoûtement », sans « adieux nostalgiques » au désert... Avec vous, et chez moi cela ne prendrait pas. Inutile, d'ailleurs vous étiez prévenus, honnêtement.

D2 : Là, c'est fini alors ?

D1 : Oui c'est fini.

D2 : Alors on fait un noir.

D1 : Il faut un noir.

D2 : Oui, ce serait. Mais sec.

D1 : Ah ! oui. Un noir sec.

On entend la météorite voyageant à travers l'univers.

D2 : Alors noir sec.

Noir.

*On entend la météorite s'éloigner dans l'univers.
De la poussière d'étoile tombe du ciel.*

Silence.

Lumière.

Fin.